

toi que ce matin j'entre dans la chambre de mon mari pour lui faire des mines et des grâces : croirais-tu que je trouve à sa place, sur son oreiller, une créature endormie, une fille quelconque ? Je n'ai pas bien regardé, j'ai fermé la porte. Tiens, voici la clef.

— Abomination des abominations ! Et ton mari ?

— Mon mari était sorti pour aller je ne sais où.

— Ce doit être un quiproquo.

— Un quiproquo ! Oh ! comme je vais me venger ! Dis-moi, que ferais-tu si tu tenais ainsi ta rivale ?

— Je lui ferais donner une sérénade et je l'inviterais à déjeuner. Vois-tu d'ici la mine que ferait cette fille ?

— Tu n'es pas sérieuse. Aussi, je voulais aller chez ta sœur.

— Ma sœur te conseillera de la mettre à Saint-Lazare. Une autre te dirait qu'il faut l'asperger avec de l'eau-forte et lui couper les cheveux.

— Eh bien ! moi, dit tragiquement madame d'Azy-les-Bois, qui se rappelait un conte de

Balzac, je vais faire murer la porte et la fenêtre de cette chambre, qui deviendra ainsi le tombeau de cette fille. J'ai soif de vengeance. Je m'apercevais bien que depuis longtemps déjà mon mari ne venait plus me réveiller.

— Mais alors tu dois avoir de la reconnaissance envers cette fille. Ah ! ma chère, ce n'est pas moi qui empêcherais mon mari d'avoir une maîtresse ! Je lui en donnerais plutôt une seconde. Il faut que chacun fasse son métier. Où en serions-nous, si les hommes ne nous trompaient pas ? Il faudrait les subir à toute heure : ce serait le régime cellulaire à deux.

— Encore une fois, tu n'es pas sérieuse.

— Veux-tu un bon conseil ? Venge-toi sur lui et non sur elle. Prends un amoureux qui vienne dormir sur ton oreiller, si tu en trouves un assez brave pour cela.

— Non, j'aime encore mieux le premier conseil. C'est égal, je vais aller consulter ta sœur.

Madame d'Azy-les-Bois n'alla pas chez madame de Néers. Elle forgeait mille armes de vengeance. Quand elle rentra chez elle, elle n'était décidée à rien.

Le comte n'était pas encore revenu. Elle ne



s'expliquait pas son absence quand cette fille était dans son lit. Est-ce qu'il avait une affaire d'honneur? Comment n'avait-il pas congédié cette fille? C'était pour elle un casse-tête chinois.

— Madame va-t-elle se mettre à table? demanda le valet de chambre à la comtesse, car monsieur ne rentre pas.

— Est-ce que monsieur a dit qu'il ne rentrerait pas pour déjeuner?

— Non, madame; mais monsieur le comte est sorti avec un de ses amis, qui lui a dit qu'il ne partirait content pour Rome que s'ils buvaient ensemble ce matin une bouteille de vin du Rhin à la *Maison d'Or*.

La comtesse réfléchit un instant.

— Il l'a voulu, pensa-t-elle, le scandale sera pour lui.

Et s'adressant au valet de chambre :

— Mettez un couvert de plus, car je ne veux pas déjeuner seule.

Elle pensait qu'après tout madame de Montmartel lui avait donné un bon conseil. Elle se mit au piano dans le petit salon qui séparait sa chambre du comte.

— Je vais, dit-elle, réveiller doucement cette demoiselle par une sérénade.

Et elle joua avec une vigueur inaccoutumée la marche du *Tannhauser*. Avant de continuer par la marche de *Faust*, elle ordonna à sa femme de chambre, en lui donnant la clef, d'aller réveiller la demoiselle pour le déjeuner.

— Pour le déjeuner, madame?

— Oui. Si elle vous questionne, vous direz que vous n'en savez pas davantage. Si elle se plaint de n'être pas en toilette de ville, vous direz qu'on déjeune ici en domino.

Quand la comtesse eut joué la marche de *Faust*, elle alla elle-même revêtir son domino.

La femme et la maîtresse firent leur entrée en même temps. Ce fut solennel.

— Je ne comprends pas, dit mademoiselle Lina.

— Ni moi non plus, dit la comtesse.

Et avec la grâce d'une maîtresse de maison :

— Asseyez-vous donc, mademoiselle.

— Après vous, madame.

Mademoiselle Lina demanda si le comte allait venir.



— Non, mademoiselle, mais si vous le permettez, je vous tiendrai compagnie.

Les deux femmes ne s'étaient jamais vues. Elles reconnurent qu'elles se ressemblaient beaucoup. Lina ne pouvait croire que ce fût la comtesse. La comtesse s'admirait dans son calme. Comment ne se jetait-elle pas sur cette fille pour l'égratigner ? Comment n'appelait-elle pas tous ses gens pour la mettre à la porte ? Comment n'éclatait-elle pas en injures ? C'est qu'elle contenait sa colère, sa jalousie, sa vengeance. Elle s'amusait de l'embarras et de l'inquiétude de mademoiselle Lina, qui se demandait comment elle pourrait bien sortir de ce joli guet-apens. Elle ne pouvait s'enfuir en domino, sa voiture ne l'attendait pas à la porte. Elle s'humiliait avec rage sous le regard railleur de la comtesse.

Un troisième personnage vint compliquer et dénouer la situation. C'était le mari. S'il fut bien étonné, vous n'en doutez pas. Il eut bien envie de s'en aller.

— Monsieur, lui dit sa femme, nous vous attendions, vous voyez que votre couvert est mis.

M. d'Azy-les-Bois se mit courageusement à table en homme de ressources qu'il était.

— Monsieur, lui dit la comtesse, j'étais menacée de déjeuner seule, mais j'avais vu chez vous mademoiselle qui dormait sur votre oreiller, j'ai voulu remplir les devoirs de l'hospitalité. Voilà pourquoi elle déjeune avec moi.

— Vous faites bien les choses, dit le comte en s'inclinant, on n'a pas plus d'esprit et d'à-propos.

Le comte venait d'apprendre qu'il s'était trompé toute la nuit. Il aurait bien pu le dire tout haut, mais il avait peur de sa maîtresse comme de sa femme. Il ne voulait pas sacrifier l'une à l'autre, ni celle-ci à celle-là. Il voyait mille pointes de vengeance dans le sourire travaillé de sa femme, il devinait que sous l'humiliation de sa maîtresse il y aurait des revanches terribles.

Il servit gravement à l'une et à l'autre une aile de perdreau en salmis, après quoi il leur versa à boire, mettant pour chacune autant d'eau que de vin.

— Je n'ai pas besoin d'eau dans mon vin, dit la comtesse.



— Ni moi non plus, dit mademoiselle Lina.

— Si vous me passiez du sel? dit la comtesse.

Le mari voulut prendre la salière et la renversa.

— Allons, dit la comtesse, voilà qui va gâter la fête.

Elle prit une pincée de sel et la jeta autour d'elle, comme pour chasser l'esprit du mal.

Un grain de sel tomba dans l'œil de mademoiselle Lina qui brisa son verre.

— Maintenant, dit-elle, il n'y a plus rien à craindre, un verre brisé, cela porte bonheur.

Le comte était doux comme un agneau. Il prit la parole résolument pour empêcher ces dames de dire des bêtises et de se jeter leur couteau à la figure :

— C'est amusant, ces bals masqués, on ne sait jamais où l'on va. Qui m'eût dit que je déjeunerais ce matin en si belle compagnie, entre deux femmes qui se ressemblent et que je rassemble comme par miracle. L'une est plus belle peut-être, mais l'autre est plus jolie. Voilà pourquoi cette nuit je me suis trompé

de femme. On m'a dit : « Voilà ta femme qui passe. » C'était bien son allure, sa grâce merveilleuse, peut-être n'était-ce pas son grand air...

Le comte reçut un coup de pied sous la table. Ce coup de pied venait sans doute de mademoiselle Lina, puisque la comtesse le saluait d'un sourire, sourire ironique, il est vrai. Il continua :

— Que pouvais-je faire, sinon ce que j'ai fait? Enlever ma femme. Et pour la punir d'aller au bal masqué pour m'y surprendre, je l'ai incarcérée dans ma chambre.

Second coup de pied sous la table.

— Maintenant, il se trouve que ce n'était pas ma femme. Je ne suis pas doué de la seconde vue, mais quel mal y a-t-il à cela?

Autre coup de pied, cette fois venu du côté opposé.

— J'avais rencontré madame dans le monde, continua le comte en s'inclinant vers mademoiselle Lina. Je lui ai dit sans doute d'un ton impérieux qu'il fallait partir, elle a trouvé cela original, et, curieuse comme Ève, elle a voulu savoir jusqu'où irait ma méprise.



J'avoue que ma méprise est allée un peu loin.

Second coup de pied de madame d'Azy-les-Bois.

— Au fond, de quoi suis-je coupable? Du moment que je croyais avoir affaire à ma femme, j'étais un mari accompli.

Cet aveu dépouillé d'artifice ne fit plaisir ni à la femme ni à la maîtresse. La musique des nerfs était au crescendo, un coup d'archet de plus, la salle à manger éclatait. Aussi les deux femmes se levèrent en même temps, se disant toutes les deux :

Je me vengerai!

Elles n'eurent pas jusqu'au bout le courage et la dignité de la situation, elles se séparèrent en se foudroyant du regard.

Et voilà comment, le lendemain, le comte d'Azy-les-Bois n'avait plus ni sa femme ni sa maîtresse. La femme plaidait en séparation, la maîtresse se séparait sans plaider.

Les femmes qui plaident en séparation s'imaginent que c'est pour garder leur dignité d'épouse offensée; mais si elles ne prennent pas le voile pour pleurer les fautes de leur

mari, elles descendent fatalement dans le demi-monde.

Madame d'Azy-les-Bois ne voulait pas prendre le voile. Aussi maintenant elle coudoie d'un peu plus près mademoiselle Lina. Elles se sont déjà rencontrées dans un bal américain, où il y a de tous les mondes, et — mademoiselle Lina a pu lui dire en dansant vis-à-vis d'elle : — Dans notre monde.

Par ce mot, mademoiselle Lina, en fille d'esprit, faisait la critique de ceux qui disent à tout propos : « Dans notre monde. » Est-ce que les autres sont de la lune? Il n'y a que les gens de Bicêtre qui ont le droit de dire « notre monde, » parce que là au moins il y a un peu plus de sages que de fous.

Mais il faut le dire, Madame d'Azy-les-Bois n'a pas voulu s'aventurer longtemps dans les délices de la femme séparée. A peine au second chapitre du roman, elle a rebroussé chemin. Elle n'est pas retournée chez son mari, mais elle est entrée au couvent. Je vous dirai bientôt si c'est pour elle une station sérieuse.